

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 23

Artikel: Les quilles
Autor: R.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui n'était pourtant qu'un lourdaud, rêvait de mettre son complet dès le matin, chaque jour, comme le font les messieurs de la ville, et non pas seulement le dimanche. Sa femme, elle, voyant rouler les autos devant chez elle, voulait être du nombre des femmes fendant l'air comme des hirondelles et regardant le piéton avec pitié. Juliette voulait être une dame, vivre en dame et à la ville. La toilette, vu qu'elle était aussi longue et sèche que son époux était corpulent, la toilette, disait-elle, ferait bien sur ses épaules. Eh ! pourquoi pas ? Après tout, n'est-ce pas la toilette qui fait la dame ?

Tout cela était fort bien. Mais il y avait Louise, la fille unique du couple vaniteux, cette vigoureuse et aimable Louise, qui avait vingt ans, sa tête, son franc-parler, ses idées et qui, elle, n'aimait que la terre et se cabrait contre « la folie et la sottise » de ses parents.

— Oui, folie et sottise, disait-elle. Au lieu, papa, de rêver à battre le pavé de la ville, ne serait-il pas mieux de cultiver notre terre avec plus de soin et de sagesse ?... Ah ! si j'étais un homme, moi...

— Tais-toi, répliquait le père avec quelque aigreur, car Louise, sentant la place minée, devenait toujours plus vive en paroles, oui, tu ne sais ce que tu dis... Ah ! si tu étais un homme, tu verrais bien qu'à t'user les bras, tu n'amasserais que de la paille et du foin et...

— La paille vient après l'épi et l'épi fait la farine... Quant au foin, tu en as récolté cette année de quoi nourrir quatre bêtes de plus. Les as-tu achetées, les quatre bêtes ?... Tu as préféré mettre chez le banquier, à gros intérêt, l'argent qu'elles auraient coûté.

— Tu n'as pas à donner des conseils à ton père, intervenait Juliette, très raide. Nous savons ce que nous avons à faire. Nous voulons, ton père et moi, après avoir tant travaillé, tant lutté, jouir en paix des quelques années que le bon Dieu nous laissera encore. Nous irons habiter la ville, le plus tôt que nous le pourrons et tu nous y suivras... Crois-tu qu'une fille comme toi ferait mauvaise figure au milieu des demoiselles ? Tu apprendrais à t'habiller convenablement, tu prendrais un ton, des manières... Tu pourrais épouser un monsieur, un professeur, car ton père te doterait bien.

— Ah ! oui, ajoutait le père, ta mère a raison, Louise. Une fille comme toi perd sa vie à nourrir lapins, poules et cochons... Et ta voix ? As-tu oublié ce qu'en dit M. Grissol, le banquier, qui s'y connaît ? « Une voix ravissante qui ne demande qu'à être cultivée. »

— Et c'est ça qui nous ferait plaisir, disait Juliette : Notre fille, notre Louise entrant au Conservatoire, puis chantant devant un grand public qui l'applaudirait.

Louise, en entendant parler du Conservatoire, se prenait la tête à deux mains et s'en allait, se demandant quel vent de folie se mettait à souffler dans l'esprit de ses parents.

En effet, cette forte fille des champs, qui n'était point rougeaude, courtaude ni vulgaire, avait reçu en don de la nature une voix charmante, claire et expressive. Sans être belle ni très gracieuse, elle avait un visage avenant, de grands yeux francs, l'expression ouverte. Elle avait toujours aimé à chanter, naturellement, comme le fait l'oiseau. Seulement, depuis un an environ, c'est-à-dire depuis le moment où ses parents s'étaient mis en tête d'aller vivre à la ville en bourgeois rentiers, Louise, préoccupée, souvent triste, chantait moins.

Le banquier Grissol, flanqué de son fils Gaston, âgé de vingt-deux ans, venait chaque été en villégiature au village. C'étaient des élégants portant la haute mode, très épris de musique, surtout le fils qui, hors du bureau paternel, jouait du piano tumultueusement, se donnant des airs de virtuose. Les Grissol avaient entendu chanter Louise. Gaston, le fils, était parti en guerre, appuyé par son père. « Une telle voix doit être cultivée, Monsieur Bonaveau. Il y a là, dans ce gosier, de l'or. L'Europe doit se bercer au son de cette voix. »

Louise, qui n'était point sottise, avait ri. Mais ses parents s'étaient grisés des propos de l'ai-

mable banquier et de son fils. Ils s'étaient mis à rêver de la ville et à persécuter leur fille.

Celle-ci n'était pas parvenue à l'âge de vingt ans sans que son cœur eût parlé. Ce n'était pas pour un jeune monsieur de la ville qu'il s'était ému, ce cœur dévoué de bonne fille, mais pour Félix Berthet, un garçon honnête, robuste, travailleur, né sur un domaine trop étroit pour la nichée. Les Berthet étaient huit enfants, dont Félix était l'aîné.

Félix aimait Louise, non pour son argent, son visage ou sa voix, mais pour elle-même.

— Je n'ai rien à dire contre les Berthet. Ce garçon est rangé, sobre et travailleur, avait dit Bonaveau en apprenant que Félix pensait à sa fille. Mais, ces enfants, une fois les biens partagés, n'auront chacun qu'une misère. Ensuite, je ne veux pas d'un gendre paysan. Non, Louise sera une dame de la ville, elle peut et doit y briller.

Dès que les Grissol commencèrent à éblouir Juliette et son mari, ceux-ci firent à ce mariage une opposition décidée. Louise en eut un double chagrin.

Le père Bonaveau parla alors de remettre son domaine à ferme. Louise démontra à ses parents tous les risques d'une semblable détermination.

— Tu parles bien, fit le père, très irrité. Mais je suis le maître ici, j'imagine. Et puisque tu ne veux pas entendre raison et que tu te rebiffes contre la volonté de tes parents... eh bien ! je mettrai mon domaine en vente...

— Vendre le domaine de tes pères ? Mon Dieu !...

Louise devint toute blanche. Le souffle lui manqua. Elle tomba sur une chaise et fondit en larmes.

— Calme-toi, fit Bonaveau, effrayé et allant à elle... Ce n'est qu'une façon de parler... Que diable !... Ce n'est pas encore chose faite...

Pendant quelques jours, Louise ne mangea plus guère, parla peu, resta pâle et presque sans force. Sa mère l'entendait pleurer dans sa chambre.

— Qui aurait cru que ça lui tomberait ainsi sur les nerfs, disait Bonaveau... La drôle de fille.

Ces choses se passaient au printemps. L'été ramena le banquier et son fils.

Ils étaient plus aimables que jamais. Gaston, le fils, se montra encore plus enthousiaste de la voix de Louise. La brave fille, nous l'avons dit, n'avait pas grand cœur au chant. Elle chanta néanmoins, pour ne pas se montrer ridicule.

— Voix divine, merveilleuse ! répétait le jeune homme.

Louise ne ressentit aucun plaisir de cette admiration de Gaston et des flatteries qu'il lui débita. Elle en eut, au contraire, du malaise. Elle était fine, elle sentit et devina dans cet admirateur de sa voix un intérêt d'un autre genre. Elle eut peur de quelque chose d'indéfini, mais de troublant. Les luttes avec ses parents n'étaient pas près de finir.

Sa mère, un beau matin, lui déclara :

— A moins d'être sottise ou folle, ma Louise, tu ne te butteras plus contre la volonté de tes père et mère, qui voient clair et veulent ton bonheur. T'en doutes-tu, Louise ?... Un brillant avenir t'attend... oui... si tu veux seulement marcher dans le chemin de la raison et de l'obéissance à tes parents... Ecoute, ma fille... Le fils de M. Grissol, ce jeune et aimable M. Gaston, cet héritier d'une belle fortune, héritier unique, pense sérieusement à toi... Oui, M. Grissol père nous l'a dit : « Mon fils aime Mlle Louise », nous a-t-il déclaré hier encore. Mais ce jeune homme, un artiste, n'épousera qu'une femme musicienne... Tu comprends ?... Tu vas donc prendre de bonnes leçons de piano et entrer au Conservatoire pour commencer l'étude du chant.

(Fin au prochain numéro.) Ad. Villemard.

Fin d'oraison funèbre. — Messieurs, celui que nous pleurons n'a emprunté cent francs et n'a jamais pu me les rendre. Afin que sa mémoire reste sans tache, je vous propose de faire une souscription pour me rembourser cette somme.

HISTOIRES VALAISANNES



N raconte qu'au bon vieux temps un jeune paysan de Savèze s'était rendu à Sion pour y subir les épreuves requises pour l'exercice du notariat. Craignant que la préparation insuffisante du candidat n'exposât celui-ci à un échec, le père avait conseillé à son fils de faire présent aux membres de la commission d'examen de deux barriques de vin vieux.

Le jeune homme avait donc bâti la mule suivant les recommandations paternelles et il était parti plein d'espoir vers le chef-lieu, avec sa monture. A son retour au village, où on l'attendait anxieusement, il fut accueilli avec une sympathique curiosité non seulement par les membres de sa famille mais encore par les nombreux voisins accourus.

— A voir ton visage rayonnant, je suppose que tu as réussi ! s'écria le père que l'impatience étreignait.

Et l'on s'exaltait, chacun y allant de ses réflexions sur les difficultés de l'examen.

— J'ai mon brevet en poche, répondit l'heureux garçon, mais je crois bien que si tu m'avais donné une barrique de plus, papa, le bourrique aussi, « il aurait passé notaire ! »

Un jour de foire, à Sion, un agriculteur avait attaché son cochon au barreau d'un soupirail, à côté de l'entrée d'un café. Pendant qu'il prenait une consommation dans l'établissement, survint un jeune avocat de la cité qui trouva l'animal couché devant la porte, obstruant le seuil.

Le docteur en droit appela, cria, protesta jusqu'au moment où le propriétaire, attiré par le bruit, vint ouvrir la porte.

— Allez mettre votre porc ailleurs, fit-il au paysan sur un ton qui n'admettait pas de réplique ; vous n'avez pas la prétention de me faire enjamber cet animal pour entrer au café !

— Ne faites pas tant de façons, mon cher maître, répondit sur le champ l'interpellé, qui avait reconnu le jeune avocat ; il n'y a rien là qui puisse froisser votre amour-propre puisque vous êtes tous les deux attachés au barreau !

A. Mex.

La Patrie Suisse. — Une cinquantaine de belles gravures illustrent le numéro 889 (25 mai) de la « Patrie Suisse ». Les portraits y sont nombreux et intéressants : M. Henry Vallotton-Warner, le nouveau président du Grand Conseil vaudois, M. Girardet, le graveur et éditeur récemment décédé, Mme et M. Lucien de Candolle-Diodati, qui viennent de fêter leurs noces de diamant, les princesses Juliana de Hollande, bourgeoise de Genève, et Béatrice d'Espagne, le prince héritier Juan Carlos, MM. Theunis et Balfour, les tireurs suisses au concours international de Rome. Puis, ce sont le défilé du 1er régiment d'infanterie à Lausanne, les pianos de Chopin et de Marie-Antoinette qui furent exposés à Genève, de belles vues du couvent de Wettingen, d'arbres en fleurs, de la Maison Monsieur sur le Doubs : de très curieux clichés illustrant le contrôle du lait, l'inauguration du vélodrome Bâle-Muttenz, le concours hippique d'Aarau, et des dessins humoristiques d'Evert van Muyden. Le tout constitue un des meilleurs fascicules de la nouvelle « Patrie Suisse ». P. R.

LES QUILLES



QUAND on joue aux quilles, il faut, avant tout, ne pas perdre la boule. Si chaud qu'on ait, il s'agit de ne pas manquer de sang-froid. Le joueur de quilles, quand il est descendu dans son sous-sol, n'a plus qu'un but dans la vie, et si pacifique soit-il d'ordinaire : massacrer, dans le temps le plus court, le plus grand nombre de quilles. Faire d'une pierre deux coups, c'est l'enfance de l'art. Le joueur de quilles, lui, espère toujours faire d'une boule quarante-huit points. Naturellement, cela n'est pas donné à tout le monde.

Qui n'a pas vu jouer un joueur de quilles, ne sait pas ce que c'est qu'un beau geste. Quand son tour est venu et devant ses pairs assemblés, le joueur s'empare d'une boule et vient se placer au bout de la piste. Il surveille d'un petit air indifférent le « raguilleur » qui relève les quilles, tient un instant sa boule sur la piste de

doigts de sa main gauche — comme un professeur de géographie qui ferait une démonstration avec un globe terrestre — la reprend dans la main droite, qui la balance en arrière pour lui donner de l'élan (prendre garde que la boule, à ce moment, n'entre pas en contact avec celle d'un des spectateurs), fait un pas en avant en fléchissant un peu les genoux et lance enfin (en concentrant sa pensée sur la première quille) la boule sur la planche lisse. Telle est la théorie du jeu. En pratique, autant de joueurs, autant de manières de jouer. L'un sera calme et sûr de lui, l'autre nerveux et impatient. L'un sera lent et méthodique, l'autre sautillant et sans principes arrêtés. Mais tous, la boule une fois lancée, la suivent des yeux avec amour jusqu'à son arrivée. Quelque soit le résultat, le vieux joueur reste impassible. Il n'en va pas de même pour le novice. Réussit-il, par hasard, à faire mordre la poussière à bon nombre de quilles, il a peine à cacher son orgueil, et rayonne de fausse modestie. A-t-il raté son coup, il est très embêté, dissimule son embarras sous une plaisanterie, se cache dans un coin, rit jaune. Inutile de dire qu'au jeu de quilles, les adversaires sont toujours, les uns envers les autres, d'une grande courtoisie. Et pourtant certains joueurs prêtent parfois à rire. Ceux, par exemple, qui prennent mal leur direction et, se croyant au billard, font faire à leur boule des zigzags contre les planches qui bordent la piste. Ils font un bruit du tonnerre, mais leur boule s'arrête, épuisée, avant de toucher les quilles ou disparaît, honteuse, dans la coulisse. « Beaucoup de bruit pour rien », comme dit Shakespeare !

Une remarque pour terminer. Autrefois, on arrosait la planche pour que les boules pussent mieux glisser. Au jour d'aujourd'hui, la piste est sèche et cirée. Mais il est une chose qu'un joueur de quilles ne doit, sous aucun prétexte oublier d'arroser, c'est son gosier. Pour qu'une partie de quilles soit réussie, il est indispensable de vider, en jouant, une ou deux bonnes bouteilles.

(Ami de Morges.)

R. C.

La mode change. — Lui. — C'est joli ce que tu regardes ?
Elle. — Oui, c'est un journal de mode de l'année prochaine.
Lui. — Comment ça ?
Elle. — Mais oui, c'est un numéro de l'année dernière.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE

En revanche, bon nombre de gars ayant appris que Marc-Antoine cherchait du « vieux butin » pour « ses dames », apportaient aux Sapinières le résultat de leurs fouilles dans les coins obscurs des galetas et des « dépenses » : chandeliers en fer tordu, « crasis », boîtes à épices, lanternes, coffrets, jusqu'à des fusils à pierre, des pistolets d'arçon, des pipes, un shako centenaire — la « seille à compote » de nos arrières grand-pères — des épaulettes, un sabre de grenadier et une épée, une carapace de tatou, une tête de chamois naturalisée et aussi des cristaux, des cailloux curieux, tout ce que ces gens avaient d'inutile ou de démodé. Marc-Antoine achetait pour lui les objets militaires. Cela amusa Pauline :

— La maladie est contagieuse : Vous devenez collectionneur.

— Pas positivement. J'achète ces effets et ces armes pour les sauver de la destruction ou des marchands étrangers. C'est un peu du pays, cela. Et puis, je pense à ceux qui ont porté ces choses et je me dis qu'ils seraient peut-être contents de les savoir en sûreté chez quelqu'un qui les respecte.

Dans tout ce bric à brac, il y avait, parfois, du bon, et la récolte de Pauline s'enrichissait alors d'un ou deux bibelots. Mais, le plus souvent, ces « curiosités » ne valaient guère et rappelaient certaine poignée de wagon P. L. M., qu'un conservateur de musée archéologique acheta, jadis, sur les bords

du Léman, à un vieux brave homme, qui la lui vendit comme « pécelet » de chaise à porteurs XVIII^e siècle. Et même que ladite chaise avait appartenu à très illustre général Jean de Saconay, seigneur de Bursinel, gouverneur de Berg op Zoom, chef des milices vaudoises, bailli d'Oron, etc... Voilà qui fait bien sur une étiquette. Mais les gens de Fiermont ne mettaient dans leurs offres ni mauvaïse foi, ni science et Marc-Antoine pas plus que Pauline ne recherchaient les poignées de voitures. Ainsi, les objets douteux ou peu intéressants demeurait à leurs propriétaires.

* * *

Un matin, Mariette, en aidant sa maîtresse à se coiffer, conseilla un but d'exploration.

— Grand-père prétend, dit-elle, que Mademoiselle trouverait des vieilles choses chez le « Meidze ».

— Chez ?...

— Chez le « Meidze », le sorcier.

— Un sorcier, Mariette ? Il y a encore des sorciers dans ce pays ? Mais, c'est délicieux. Et Monsieur Dupertuis le connaît ?

— Bien sûr ! Qui ne connaît pas Siméon Cherix, des Voëttes ?

Le jour-même, on décidait, pour le lendemain, une visite au fameux sorcier : mais comme la course serait un peu longue, Mariette viendrait aussi.

Les Voëttes ? C'est un joli hameau de chalets couverts en bardeaux et, pour la plupart, anciens. De Fiermont, on y va en une bonne heure, soit en suivant la route, pour prendre ensuite à travers pâturages, à hauteur du hameau, soit en flânant dans les prés, sans souci des chemins, au hasard des sentes que tracent les bêtes pour aller et venir, matin et soir. Siméon Cherix, le meidze, habitait, un peu au-dessus des Voëttes, un vieux mazot, presque noir, tant la pluie, la neige, le vent et le soleil s'étaient appliqués à patiner le bois. Perché, aux quatre coins, sur de fortes assises de pierre brute, ce chalet minuscule bravait, depuis trois siècles, les temps et les saisons. Résistance d'autant plus louable que, ni Siméon Cherix, ni, avant lui, ses père et mère, n'avaient jamais donné une heure de leur vie ou un écu de leur argent pour réparer quoi que ce fût. Deux petites fenêtres, sans vitres, aéraient et éclairaient une chambre unique. Quant à la cuisine, on y voyait par la porte laissée ouverte, sinon c'était la nuit noire, sans un rais de lumière. Une façon d'écurie ou de boëton, hospitalisait deux chèvres, tout le troupeau du meidze. Et les gens prétendaient que ces deux bêtes — l'une noire, l'autre grise — ressemblaient au diable. Non seulement, elles en avaient les cornes, la barbe et les pieds fourchus — ce qui est l'apanage incontesté de toute la gent caprine — mais encore, mais, surtout, en ont-elles le regard. C'est du moins ce qu'affirment les bonnes femmes de Fiermont qui, à les entendre, s'y connaissent. Pis encore, les chèvres du meidze ne se contentent pas de bêler, elles rient, et, naturellement, d'un rire diabolique. Un soir, l'épicière, Augustine Dufflon, qui passait sur la route, non loin des Voëttes, avait été suivie par la chèvre noire, et cette maudite bête ricanait, ricanait. La pauvre femme crut même s'entendre appeler d'une voix claire comme une trompette. « Alors, elle avait couru et était arrivée à Fiermont les jambes coupées et toute trempe de chaud ». Les commères accueillirent ce récit comme vérité évangélique, mais certains qui virent arriver, un peu plus tard, par le même chemin, ce vieux farceur de fourrier Bolle, tout guilleret, tout « risolet », conclurent de cette coïncidence, que le malin gaillard avait bien pu cumuler, à la fois, le rôle de chèvre et le rôle du diable. Ils le dirent, mais Augustine et ses amies n'en voulurent point démordre. Pour elles et pour d'autres, les bêtes du sorcier sont filles de Beelzébuth. Et d'ailleurs, n'est-ce pas, qui se ressemble s'assemble.

* * *

— Il est chez lui, fit Mariette lorsque le petit groupe approcha du mazot. La porte est ouverte.

Midi sonnait à Fiermont, et la chanson de la cloche, portée par la brise, s'élevait dans la montagne.

— Si vous n'en croyez, mademoiselle Pauline, nous ferons halte ici, pour manger. Une visite chez Siméon ne nous mettrait pas en appétit. J'irai, d'ailleurs, l'avertir de notre venue. Peut-être ca le décidera-t-il à donner un coup de balai dans sa cuisine ?

Ils s'installèrent sur l'herbe, à l'ombre d'un gros bloc de pierre moussue. Mariette étendit une nappe et sortit d'un sac de touriste, que Marc-Antoine portait aux épaules, vivres et liquides. On mangea gaiement et de bel appétit. A deux ou trois reprises, pendant le repas, Mariette, toujours l'œil au guet, signala l'apparition et la disparition rapides du meidze.

(A suivre.)

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — Ceux qui déploiraient l'absence de films comiques dans la production française se-

ront heureusement surpris cette semaine en allant applaudir « Paris en 5 jours ! », grand film humoristique, que le Théâtre Lumen a décidé de reprendre, afin de donner satisfaction aux nombreuses demandes qui lui ont été adressées. Au même programme, « Amour et Carburateur », comédie comique interprétée par Paulette Berger, Henri Debain et Alice Tissot.

Royal Biograph. — Au programme du Royal Biograph de cette semaine : « L'Alouette au miroir », splendide comédie dramatique moderne, avec, dans le rôle principal, Corinne Griffith, la séduisante star et beauté américaine. Mentionnons encore « Le courrier de minuit », sensationnel drame d'aventures en 1 parties, avec, comme principaux interprètes, les intrépides artistes Aileen Pringle et Ben Lyon.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

Fabrique de Bricelés de ménage

Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés

Maison B. ROSSIER

Rue de l'Al. 19, LAUSANNE

* Goûtez-le !... *

* et vous comprendrez pourquoi l'appétit de marque *
* « DIABLERETS » est celui préféré du monde *
* entier. Seules, des fleurs et herbes tonifiantes de *
* nos Alpes servent à sa fabrication. *

GRAINES ET ALIMENTS POUR VOLAILLE

E. UTZ, Graines et Farines

Rue de l'Al. 43 LAUSANNE Tel 94.23

Livraisons à domicile

BOUCHERIES CHARCUTERIES

BELL

Grande baisse sur

LE PORC

Frais — Salé — Fumé

Grand Assortiment de Charcuterie fine.

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27

Téléphone 59.60

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.

Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POULLIOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'appétitif par excellence.